

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

III

Malgré le sang et la boue qui le couvrait, don Luis le reconnut au premier coup d'œil.

O'était bien l'espion prussien, Peters Batt, qu'il avait aperçu

— Oui, répondit-elle sans hésiter, il le faut.
— Alors retirez-vous, ma chère Mercedès, car il va se passer ici certaines choses que les yeux d'une femme ne doivent pas voir.
— Luis, répondit-elle, je ne suis pas une femme comme les autres, vous le savez, je ne me reconnais plus moi-même, tant est grand le changement qui s'est opéré en moi depuis ce duel fata-



Au cœur ! dit-il, et son épée disparut dans la poitrine de l'Alcade jusqu'à la poignée.

du haut du cerro de Bachinaba, galopant à la tête des alguazils en compagnie de don Manuel Belgrano, sur la route poudreuse de Todos Santos à Arabichi.

L'ancien spahis lâcha son prisonnier qui s'affaissa aux pieds de don Manuel Belgrano.

Les autres alguazils au nombre de vingt-et-un, car les fuyards avaient été arrêtés dans leur fuite par les bandits, et parmi lesquels plusieurs étaient plus ou moins grièvement blessés, furent aussi amenés.

Don Luis se pencha vers Mercedès et lui dit à voix basse :

— Est-ce toujours de votre avis ?

je suis aujourd'hui la femme d'un proscrit, ma place est à vos côtés, mes yeux et mes nerfs ont besoin de s'aguerrir à ces scènes terribles qui, il y a un mois à peine, m'auraient fait évanouir d'épouvante. Le sort en est jeté, nous devons suivre sans hésitation comme sans faiblesse la voix sanglante dans laquelle nos ennemis nous ont poussés.

— Bien, ma lionne, lui dit le jeune homme avec une énergie sombre, tu seras satisfaite de moi.

Il fit un geste ; Sidi Muley et Camacho placèrent plusieurs sentinelles sur les points élevés de la montagne, puis ils réunirent les bandits qui formèrent aussitôt un large cercle, dont le centre était don Luis, ses compagnons, l'Alcade et les alguazils.

— Silence ! crièrent alors Sidi Muley et Camacho d'une voix vibrante.

Un silence profond régna aussitôt dans cette foule composée de plusieurs centaines d'individus.

Don Luis fit alors deux ou trois pas en avant, et montant sur un tas de cailloux qui, par hasard, se trouvait là, afin d'être bien vu par tous les bandits, il jeta un regard clair et hautain autour de lui, et s'appuyant sur sa carabine :

— Cortacaminos, dit-il d'une voix ferme et sonore, cavaliers libres de la montagne, mes amis et bientôt mes compagnons je l'espère, votre redoutable association obéit à trois chefs suprêmes ; ces trois chefs sont tout-puissants, mais liés à vous par un serment terrible : il y a douze jours l'un de ces trois chefs est tombé dans une expédition sous la balle d'un " civico, " tué trahissement par ce misérable au moment même où il venait de lui accorder la vie ; vos deux autres chefs suprêmes auxquels je suis lié par une profonde amitié, sans me consulter, m'ont fait l'honneur de me proposer à vos suffrages, pour remplacer le chef que vous avez si malheureusement perdu, quelques-uns d'entre vous me connaissent, ils savent ce que je sais faire.

— Nous le savons tous ! s'écria un vieux bandit nommé Bochica, nous vous connaissons, Seigneurie, nous n'ignorons pas que vous avez sauvé deux fois la vie à notre chef le plus aimé !

— Oui, nous le savons tous ! s'écrièrent les autres bandits d'une seule voix.

— Une lettre m'a été remise, lettre signée par les deux chefs et les principaux d'entre vous, et dans laquelle vous me proposez d'être votre troisième chef, êtes-vous toujours dans les mêmes sentiments, désirez-vous toujours que je sois un de vos chefs.

— Oui, toujours ! toujours ! s'écrièrent les bandits.

— Mes amis et mes compagnons, j'accepte l'honneur que vous me faites ; en me choisissant vous m'imposez de grands et sérieux devoirs, je tâcherai de m'en acquitter à votre entière satisfaction.

— Vivo don Luis ! le serment ! le serment !

Quatre des principaux de la bande, Sidi Muley, Camacho, El Rubio et Navaja s'avancèrent alors et présentèrent à don Luis un énorme registre, à la première page duquel le serment était écrit ; au bas se trouvait trois signatures appartenant aux trois chefs suprêmes de la bande, en regard de celle du troisième chef une main étrangère avait écrit le mot mort avec la date.

Don Luis lut le serment à haute voix, puis il signa sur le registre qui fut aussitôt emporté.

Sidi Muley à son tour prononça au nom de tous le serment par lequel les bandits s'engageaient envers leur nouveau chef et termina par ces mots :

— Je le jure ! en levant la main droite vers le ciel, comme pour le prendre à témoin.

Les bandits levèrent aussitôt la main droite et s'écrièrent d'une seule voix.

— Nous le jurons !

— Et moi aussi je le jure, dit Aramburi avec entraînement, je ne veux pas me séparer de vous, Seigneurie, ajouta-t-il gaiement.

— Carai ! moi aussi, je le jure ! cria Cuchillo, est-ce que je puis quitter mon maître ?

— Allons, dit Sidi Muley en riant, la bande fait aujourd'hui trois bonnes recrues, il n'y a pas à se plaindre.

L'enthousiasme était à son comble ; les bandits se réjouissaient d'avoir un nouveau chef.

La cérémonie de l'investiture était terminée, les rangs se rompaient, lorsque soudain don Luis cria d'un ton de commandement :

— Silence ! et que chacun reprenne sa place.

On obéit aussitôt.

Don Luis était pâle, il semblait en proie à une vive émotion intérieure ; il passa à plusieurs reprises son mouchoir sur son front moite de sueur, et faisant un effort sur lui-même, sans doute pour affermir sa voix :

— Compagnons, dit-il, tout n'est pas fini encore, il nous reste à décider du sort de ces hommes tombés entre nos mains et qui attendent notre décision. Vous avez assisté à ma trop longue conversation avec le chef de ces hommes, peut-être vous a-t-il semblé que j'avais trop de mansuétude et que je courbais le front trop bas, devant cet ennemi qui se redressait d'autant plus que je paraissais plus humble ? Si telle a été votre pensée, compagnons, vous vous êtes trompés, je n'affectais cette humilité et cette douceur parce que je voulais voir jusqu'où il porterait l'audace et jusqu'à quel point, sous les dehors de la sévérité professionnelle du magistrat intègre, il se laisserait entraîner à la haine qu'il me porte.

Les bandits redoublèrent d'attention, ils commençaient à comprendre que leur nouveau chef ne laisserait pas impunies les insultes dont il avait été abreuvé, et dont eux-mêmes avaient reçu les éclaboussures, aussi de nombreux bravos conteraient par le respect, se firent entendre de divers côtés.

Lorsque le silence se fut rétabli, don Luis continua avec une énergie croissante :

— Cette homme a menti ! dit-il, je ne parle point de l'accusation qu'il porte contre moi, accusation fautive, il le sait bien, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici ; il a menti parce que l'ordre dont il est porteur est faux et a été fabriqué par lui ; il a menti en se posant en magistrat accomplissant une mission, parce que cette mission ne lui a été donnée par personne autre que par lui-même : que le gouverneur de l'État de Chihuahua, ignore le duel du général de Tordesillas contre moi, et que par conséquent il ne lui a pas donné l'ordre de me poursuivre ; il a menti enfin, parce qu'il n'est pas venu ici comme magistrat, mais comme ennemi ; toutes les preuves sont entre mes mains ; regardez-le, vous reconnaîtrez que ce que je dis est vrai !

En effet, l'Alcade revenu de sa première terreur, essayait vainement d'affecter une indifférence et une fermeté que tout démentait sur son visage et même dans sa personne.

— Cet homme est mon ennemi, au même titre que son parent, le général de Tordesillas dont il porte aussi le nom ; le général a fait un honteux marché avec lui ; ce misérable, moyennant cinquante mille piastres payées comptant, s'est engagé à me livrer mort ou vif à mon ennemi implacable, le gouverneur de la Sonora, ils se sont vus et se sont concertés ensemble pour me faire tomber dans le guet-apens, auquel, il y a une heure, j'ai échappé par miracle ; n'osant m'attaquer dans l'État dont il est l'Alcade Mayor, il m'a attendu ici, sur la limite extrême des deux États, pour s'emparer de moi, avec l'aide des alguazils sonoriens, qu'il n'a pas le droit de commander et dont le chef est un étranger, un " gringo, " un hérétique, un espion prussien !

A ces dernières paroles, des cris et des menaces s'élevèrent de toutes parts, il fallut tout l'ascendant que don Luis avait su déjà conquérir sur ces hommes, aux passions brûlantes, pour obtenir d'eux qu'ils se calmassent.

— Cet homme mérite la mort, reprit don Luis : je suis maître de sa vie, je pourrais lui fracasser le crâne d'un coup de

revolver ou l'accrocher vivant à un de ces arbres, sans que nul ait le droit de m'en faire un crime, mais je veux être généreux et lui prouver que nous autres, bandits, ainsi qu'il a osé nous nommer, nous savons mieux que lui ce que c'est que l'honneur, qu'il n'a jamais connu : je veux lui laisser une chance d'échapper à cette mort qu'il a méritée, en croisant son épée déshonorée contre la mienne pure de toute souillure ; s'il refuse, il sera pendu.

Les bandits se regardèrent avec stupeur, ils ne s'attendaient pas à un pareil dénouement.

— Répondez, dit don Luis.

L'Alcade jeta autour de lui un regard consterné, il hésita un instant, puis il dit d'une voix qu'il essaya vainement d'affermir.

— Si j'accepte, dit-il, et que je triomphe dans ce duel ?

— Vous serez libre, dit don Luis sans hésiter.

Il s'éleva un tumulte effroyable ; les bandits trouvaient, avec raison, que c'était trop de générosité envers un tel misérable ; tout le monde criait et parlait à la fois, protestant et gesticulant, plusieurs carabines furent même dirigées contre l'Alcade.

— Je le veux ! cria don Luis ; vous avez juré de m'obéir, si vous manquez à votre serment, je brise mon épée, vous choisirez un autre chef.

Les bandits courbèrent la tête.

— S'il me tue, il sera libre ! reprit don Luis.

— Nous le jurons ! répondirent les bandits.

— A la bonne heure, reprit le jeune homme, merci, compagnons, je vois que je commande à des gens de cœur ! et se tournant vers l'Alcade : Acceptez-vous ? lui dit-il.

— J'accepte, répondit celui-ci, qu'on me donne une épée.

— Sidi Muley, prêtez votre épée à cet homme.

— Jamais, senor ! s'écria le spahis avec horreur.

— Voici la mienne, dit Aramburi ; cet homme est lâche, je vois la mort dans ses yeux.

Et il lui jeta son épée avec un geste de dégoût.

L'Alcade la ramassa avec un sourire étrange ; il comptait sur son habileté extraordinaire dans le maniement de son arme, pour se venger de son ennemi, c'était un dernier secours que lui donnait le démon.

Les deux hommes tombèrent en garde ; les fers se croisèrent avec un froissement sinistre.

Dona Mercedes s'était affaissée sur elle-même, et le visage caché dans ses mains, elle priait.

Tout son courage l'avait abandonné.

Un silence funèbre planait sur cette scène d'un intérêt si palpitant.

Les premières passes furent prudentes et même un peu molles ; les deux adversaires se tâtaient, ils s'observaient.

Tout à coup don Manuel Belgrano fournit coup sur coup plusieurs bottes avec une rapidité effrayante, don Luis les para toutes de pied ferme par un simple mouvement du poignet ; mais sans riposter, avec l'aisance et la désinvolture d'un prévôt dans une salle.

L'Alcade pâlit, il comprit que son adversaire possédait une habileté au moins égale à la sienne, il voulut redoubler, espérant le fatiguer.

Mais il n'en eut pas le temps, don Luis l'attaqua par une série de dégagements, sans le laisser respirer, et le menaçant de tous côtés à la fois avec une telle vigueur, et une rapidité telle qu'il en était ébloui.

L'épée du jeune homme semblait se lier et se tordre comme un serpent autour de celle de son adversaire.

Tout à coup il fit un pas de retraite, trébucha, et se découvrit.

Rapido comme l'éclair l'Alcade se fonda à fond.

— A présent, tu es mort ! s'écria don Luis, les dents serrées par un sourire étrange.

Prompt comme la pensée, en voyant son ennemi tomber dans le piège qu'il lui avait tendu, il fouetta l'épée de son adversaire d'un coup si sec qu'elle lui échappa des mains, et en même temps, se fendant à fond à son tour :

— Au cœur ! dit-il.

L'épée disparut dans la poitrine de l'Alcade jusqu'à la poignée.

Celui-ci tomba comme une masse, sans même pousser un cri ; avant de toucher le sol, il était mort, l'arme de don Luis lui avait traversé le cœur de part en part.

A la vue d'un si beau coup les bandits muets et tremblants jusqu'alors poussèrent des cris de joie frénétiques.

Dona Mercedes se releva d'un bond et se jeta dans les bras de son mari en criant :

— Luis ! Luis ! j'ai vu mourir !

— Pauvre chère enfant, dit son mari en l'embrassant tendrement ; Dieu était avec moi, car ma cause était juste.

L'enthousiasme des bandits dépassait toutes les limites, leur admiration pour leur nouveau chef était extrême, les mots leur manquaient pour l'exprimer, jamais ils n'avaient vu se servir ainsi d'une épée ; don Luis avait grandi de cent coudées dans leur esprit ; avec un pareil chef, ils ne croyaient plus que rien ne leur fût impossible.

— Hein ? que dites vous de cela ? criait Sidi Muley avec orgueil.

— Bah ! ajoutait Camacho, il en a fait bien d'autres.

— Ce n'est rien que cela, vous verrez plus tard.

— Carai ! grommelait Aramburi, voilà un homme !

Enfin, on ne tarissait pas, on chantait sur tous les tons les louanges du nouveau chef.

— Maintenant, compagnons, dit don Luis après avoir réclamé pendant quelques instants le silence, le coupable est puni, pardonnons à ces pauvres diables d'alguaizils, ils font leur métier en nous arrêtant lorsqu'ils le peuvent, comme nous faisons le nôtre en les houspillant quand l'occasion s'en présente, laissons-les aller, ils ont reçu aujourd'hui une leçon dont ils se souviendront.

— Qu'ils s'en aillent ! qu'ils s'en aillent ! crièrent les bandits.

— Un moment, dit Sidi Muley, je ne demande pas mieux que ces pauvres diables décampent, mais l'espion prussien s'est mêlé d'affaires qui ne le regardaient pas, il faut qu'il soit puni.

— C'est vrai ! dirent les autres.

— Approche, misérable, lui dit don Luis.

Peters Batt s'approcha en tremblant.

— Cette fois est la troisième que je te rencontre sur ma route, misérable.

— Seigneurie... murmura-t-il en geignant.

— Silence ! accroche le corps du brigand que j'ai tué au plus prochain arbre, hâte-toi.

L'espion courba l'échine et se mit en mesure d'obéir.

— Quant à vous, dit don Luis en s'adressant aux alguaizils, partez sans regarder derrière vous, et prenez garde de ne plus retomber dans mes mains.

Les alguaizils ne s'attardèrent pas à remercier leur généreux vainqueur ; ils redoutaient tellement que l'ordre fût révoqué, qu'ils

s'élançèrent en courant à qui mieux mieux, sur les pontes de la montagne, poursuivis par les quolibets des bandits dont ils ne s'inquiétaient guère ; bientôt ils eurent disparu.

Pendant ce temps, Petros Batt avait réussi à grand'peine à pendre le corps déjà raide du défunt Alado de Chihuahua à un énorme cèdre, car personne n'avait voulu l'aider dans cette peu agréable besogne.

Don Luis se tourna alors vers Sidi Muley et Camacho.

— Attachez-moi ce drôle, dit-il, debout et les bras derrière le dos après les pieds du cadavre de son patron, mais avant tout, fouillez-le.

— C'est fait ; depuis longtemps le contenu de ses poches est passé dans les micennes, dit Sidi Muley en riant.

— C'est bien ; attachez-le solidement qu'il ne puisse s'échapper.

— Grâce, Seigneurio ! s'écria-t-il en pleurant.

— Ne me romps pas la tête, je ne te tuerai pas, je te laisserai mourir, ton sort est entre les mains de Dieu ; si tu échappes tant mieux pour toi, tu as une chance ; mais je t'avertis que la première fois que tu croiseras ma route, ce sera la dernière, je te ferai écorcher vif.

— Grâce, Seigneurie, vous me condamnez à une mort horrible.

— Peut-être, mais c'est celle qui convient à tous les misérables de ton espèce.

— Seigneurie, au nom du ciel !

— Un mot de plus et je te fais bâillonner ; prends garde.

Le misérable Prussien se tut.

— T'es bête, lui dit Camacho, tu causeras avec ton patron.

— Sans compter, ajouta Sidi Muley en ricanant, qu'il te chatouillera dans le dos pour te faire rire, animal.

— Ce qui sera très divertissant pour toi, tu verras !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait le misérable.

— Tu as bien tort de te rappeler ainsi au souvenir du bon Dieu ; si par malheur il pensait à toi, tu serais un homme perdu ! d'autant plus que tu es hérétique, dit Camacho.

— Recommande-toi au diable, c'est ton ami particulier, dit Sidi Muley, il n'y a que lui qui puisse s'intéresser assez à toi pour te veur en aide.

— Après tout, s'il ne te répond pas tu en seras quitte pour mourir de faim.

— C'est tout au plus une affaire de cinq ou six jours, il n'y a pas à s'inquiéter pour si peu.

Tout en adressant ces singulières consolations au patient qui n'en goûtait que très médiocrement le sel, les deux bandits l'avaient ficelé comme un saucisson sur les jambes du cadavre.

— Après tout, de quoi te plains-tu ? lui dit Camacho, nous te laissons en une excellente santé.

— Tu pourras chanter et siffler tout à ton aise, seulement tu auras de la peine à t'asseoir ; après cela, tu sais, dit Sidi Muley en riant, on a pas toutes ses aises dans la vie.

Et ils le laissèrent là.

— Oh ! murmura l'espion entre ses dents en lançant un regard de haine impuissante à ses ennemis, si je réussis à m'échapper, je me vengerai !

Il baissa la tête sur la poitrine et ne bougea plus, il songeait.

Cependant don Luis avait hâte de s'éloigner de cet endroit où tant d'événements terribles s'étaient accomplis en si peu de temps.

Il appela Sidi Muley.

Celui-ci se hâta d'accourir.

— Vous savez à quel endroit mes deux amis m'ont donné rendez-vous ?

— Oui, señor, c'est au Saut du Coyote.

— En effet ; mais j'ignore où se trouve ce Saut du Coyote.

— Je le sais, moi, señor, je vous conduirai.

— Bon ! est-ce loin d'ici ?

— A quatre lieues dans la montagne ; c'est une position inexpugnable, nous en avons fait un de nos campements privilégiés, lorsque nous sommes dans ces parages.

— Faites rassembler nos compagnons, et mettons-nous en route le plus promptement possible.

— A vos ordres, señor.

Dix minutes plus tard les bandits abandonnaient la route qui demeurerait jonchée de cadavres que nul n'avait songé à relever, et sans autre être vivant que l'espion attaché aux jambos du pendu quo la briso du soir commençait à ballotter dans l'espace.

Don Luis, dona Mercedes, Cuchillo et Aramburi étaient remontés à cheval, seuls de la troupe ils n'étaient pas à pied.

Ils allaient en avant précédés par Sidi Muley qui leur servait de guide.

Les bandits au lieu de s'enfoncer dans les sombres et mystérieuses profondeurs de la sierra, suivaient le même chemin que celui suivi par les voyageurs au moment où ils avaient été attaqués par les alguazils.

C'est-à-dire qu'ils descendaient le « Canon » del Buitre.

La descente fut rapide ; bientôt ils se trouvèrent en plaine, à l'entrée d'un charmant hameau, s'élevant sur la rive même du Rio Grande del Norte.

Arrivé dans ce hameau, la bande fit une halte d'une heure employée à faire revenir des corales où ils étaient cachés à tous les regards, les mustangs des bandits.

Vers quatre heures la troupe bien montée et en bel ordre quitta le hameau, franchit à gué le Rio Grande del Norte et traversa le paso de Guadalupe.

La frontière Mexicaine était passée, on se trouvait dans l'Arizona, c'est-à-dire sur le territoire des États-Unis.

En sortant du paso de Guadalupe, la cuadrilla des bandits obliqua légèrement sur la gauche et suivit, au galop de chasse, la base du mont « Pinal », semblant se diriger vers le Rio Gila.

— Où allons-nous donc ainsi ? demanda don Luis.

— Nous aurions voulu camper dans la Sierra Blanca, dit Sidi Muley, mais ce n'est pas possible aujourd'hui, l'heure est trop avancée, señor ; nous nous arrêterons pour la nuit, au brûlis « del Ojo de Agua », où d'ailleurs nous rencontrerons probablement les deux chefs, qui ne nous voyant pas arriver à trois heures ainsi que nous aurions dû le faire, si les événements nous l'avaient permis, auront traversé le Rio Gila et seront probablement venus au-devant de nous.

— Sommes-nous bien éloignés encore de ce brûlis del Ojo de Agua ?

— Deux lieues au plus, señor, nous arriverons avant le coucher du soleil.

— Allons donc et à la grâce de Dieu, dit philosophiquement don Luis.

Le soleil baissait rapidement à l'horizon, ses rayons obliques et sans chaleur allongeaient démesurément l'ombre des arbres sur la terre.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 -- (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANT

PREMIERE PARTIE.

I

LE REVENANT

— C'est donc bien fini !... Malgré votre récit, malgré moi-même, je doutais encore !... Oui, mademoiselle Clotilde de Perne est mariée, ou plutôt il n'y a plus de Clotilde de Perne ; il n'y a que la vicomtesse de Varni, que je ne connais plus et que je ne reverrai jamais : voilà la pensée dont je veux vivre, en attendant que j'en meurt !

Puis, se reprenant comme frappé d'un souvenir.

— Avant ce mariage, dit-il à Dominique, pas un indice n'est parvenu jusqu'ici, pour vous apprendre, à vous et à elle, que je n'étais pas mort...

— Pas un.

— Vous n'avez vu personne ?

— Personne ; et ce silence a achevé de nous faire croire que vous n'existiez plus.

— Ainsi donc, reprit Gaston, Dieu n'a pas laissé arriver ici l'homme que j'avais envoyé ! Quelque accident l'aura détourné de sa route ! ou peut-être, une fois éloigné de moi, m'aura-t-il oublié !...

— Vous aviez envoyé quelqu'un ?... s'écria tout à coup Claude Rioux avec une émotion que rendait plus frappante encore son accent rude et énergique ; vous aviez envoyé quelqu'un ?

— Oui, un nommé Jean Peyrol, un matelot du « *Lys*, » recueilli, comme moi, sur le vaisseau anglais par le capitaine Hower. Cédant à mes prières, le capitaine consentit à le mettre en liberté, et il partit pour la France bien avant moi, à bord d'une corvette que nous rencontrâmes, qui devait mouiller à Toulon. Jean Peyrol m'était dévoué ; je comptais d'ailleurs sur sa reconnaissance : je le chargeai de venir à Avignon, de tâcher de voir mademoiselle de Perne, et de lui remettre une lettre, dans laquelle je lui racontais tout ce qui s'était passé, en ajoutant que j'espérais bientôt être de retour auprès d'elle.

— Et d'après vos calculs, reprit Claude, vers quelle époque ce Jean Peyrol devait-il être ici ?

— Il y a dix-huit mois à peu près, au mois d'avril ou de mai de l'année dernière.

— C'est cela, poursuivit Claude toujours plus agité et comme se parlant à lui-même ; n'étais-ce pas un homme d'une quarantaine d'années, maigre, petit, le teint basané, l'air malade, les cheveux ras, une cicatrice près de la tempe ?...

— Justement.

— Eh bien ! monsieur de Tervaz, aussi sûr que je m'appelle Claude Rioux et que j'aime Julie Thibaut, ce Jean Peyrol est venu, et il y a là-dessous un orime affreux, un secret terrible...

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez-moi. L'année dernière, à la fin d'avril, j'étais, un soir, ici même, à la place où nous sommes. Julie, que son père renvoie toujours dès que je mets le pied dans son cabaret, était absente. Je vis entrer un homme qui avait l'air d'un marié, mais dont la figure m'était totalement inconnue ; il s'assit et demanda à souper ; il paraissait exténué de faim et de fatigue. Pendant que Thibaut le servait, j'entendis cet inconnu qui lui demandait

comment il pourrait s'y prendre pour parler à une jeune personne nommée mademoiselle de Perne, fille d'un grand seigneur du pays, le marquis de Perne. A ces deux noms, je dressai l'oreille ; malheureusement, je n'étais pas seul à entendre.

A une autre table mangeait et buvait Baptistin, le garde-chasse favori du vicomte de Varni... un coquin fleffé, qui tiro sur un homme comme sur un perdreau !... un misérable qui ose faire les doux yeux à Julie !... Mais n'importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. À peine out-il entendu la question de l'étranger, Baptistin s'éclipsa et sortit ; un quart d'heure après, il rentra, et comme toutes les autres tables étaient prises, il s'assit sans faire semblant de rien, à la table de l'inconnu qui terminait son souper ; les voilà causant et trinquant ensemble. Baptistin demanda du vin vieux de la Nerthe, un vrai brulot !...

Je vis la conversation s'animer entre eux ; l'inconnu avait d'abord paru interroger et Baptistin répondre ; bientôt il me sembla que c'était le contraire, que Baptistin questionnait et que l'autre répondait. Leur souper ne finissait plus ; les bouteilles se succédaient ; il était tard.

Vous savez que la fin d'avril est le moment de la pêche aux aloses ; j'avais donc à caler mes filets. Je sortis ; je déliai mon bateau, et je passai de l'autre côté du Rhône. Quoique le temps fût nuageux, on y voyait assez clair, parce qu'il y avait pleine lune. J'étais en train de débrouiller mes filets, lorsque j'aperçus, sur la rive que je venais de quitter, deux hommes qui marchaient côte à côte ; ils firent ensemble environ deux cents pas.

J'entendis ensuite un bruit de rames, et je revis mes deux individus dans un petit bateau qu'ils dirigeaient du côté de la Barthelasse ; je me sentis troublé sans savoir pourquoi.

Voilà, me dis-je, Baptistin qui conduit cet homme au pavillon de Mignard, chez M. le marquis de Perne. — Car, suivant leur habitude, le marquis et sa fille étaient allés passer le printemps dans ce pavillon, situé vers le milieu de l'île. Bientôt les arbres du bord me cachèrent Baptistin et son compagnon ; mais, quelques minutes après (oh ! j'en frémis encore !), un cri, un cri terrible, le cri d'un homme qu'on égorge, traversa l'espace et arriva jusqu'à moi ; vous jugez avec quelle attention j'écoutai... Plus rien ; je n'entendis plus que le bruit du Rhône qui se brisait avec fracas contre le rocher de la Justice.

Je restai dans mon bateau toute la nuit, l'œil et l'oreille au guet, attendant toujours ; je ne vis personne.

Le lendemain, je me glissai à travers les broutières ; je cherchai, je furetai à l'endroit où Baptistin et son compagnon avaient dû aborder : la terre me parut foulée et piétinée plus que de coutume ; quelques branches étaient cassées à hauteur d'homme, comme s'il y avait eu une lutte corps à corps ; mais je n'aperçus pas d'autres vestiges. Baptistin, sans doute, avait pris ses précautions : le Rhône était là et lui avait servi à tout faire disparaître, le corps et les traces.

Au récit imprévu de cet horrible épisode, Gaston resta stupéfait, atterré : le ressentiment, l'épouvante, le doute, se disputaient son âme.

— Et vous croyez, dit-il, que cet inconnu est l'homme que j'avais envoyé ?

— Je n'eus qu'une idée confuse, et telle est la terreur qu'inspirent ici le nom, le pouvoir de M. de Varni, que je ne parlai de cet événement à personne, pas même à Dominique, pas même à Julie... Mais maintenant j'en suis sûr : l'époque, le signalement, tout s'accorde avec mes souvenirs. Lorsque Baptistin, entendant cet étranger demander mademoiselle de Perne, sortit du cabaret

il alla, je le devais, en informer M. de Varni et lui demander ce qu'il fallait faire.

Il revint avec les instructions de son maître, grisa à moitié votre envoyé, le fit jaser, lui offrit de le conduire au pavillon de Migonard, auprès de mademoiselle de Perno; l'autre ne se méfiant de rien, s'embarqua avec lui... et en mettant le pied sur la rive, un bon coup de couteau dans la poitrine, un grand cri, quelques soupirs étouffés, puis un corps jeté dans le Rhône, puis quelques traces de sang lavées avec l'eau du flouve, puis plus rien... Et voilà l'affaire!

— Mais pourquoi ce crime? reprit Gaston dont l'esprit chevaleresque refusait encore de croire à tant de scélératesse.

— Pourquoi? parce que ceci se passait à la fin d'avril, et que M. de Varni s'est marié un mois après à la fin de mai, parce que mademoiselle de Perno, si loyale et si courageuse, lui avait sans nul doute parlé de vous, de votre amour et du sien, de la nouvelle de votre mort, qui seule avait pu lui permettre de disposer de sa main.

Dès lors, ne fallait-il pas empêcher d'arriver jusqu'à elle l'homme envoyé par vous pour lui annoncer que vous étiez vivant?... Croyez-moi, monsieur Gaston, la nuit était propice, le Rhône est profond; M. de Varni n'a pas reculé devant un crime, et Baptistin est un misérable.

Ils restèrent un moment silencieux, écorchés, Claude, par l'horreur de ce souvenir, les deux autres par l'horreur de ce récit.

— Oh! pauvre Clotilde! s'écria M. de Tervaz, qui déjà oubliait sa propre souffrance; si ce que j'entends est véritable à quel homme a-t-on lié ta destinée? Je ne suis pas le plus malheureux! c'est toi, c'est toi qu'il faut plaindre!

Gaston avait sur les lèvres une question qu'il brûlait d'adresser à ses amis, et qu'un sentiment bizarre, douloureux, arrêtait dans sa bouche; à la fin, il demanda:

— Et jusqu'ici ce mariage paraît-il heureux? Madame de Varni a-t-elle un enfant? (Ces derniers mots furent prononcés d'une voix presque inintelligible.)

— Elle n'a pas d'enfant, se hâta de répondre Dominique Ermel. Peu de personnes sont admises auprès de M. et de madame de Varni. Autant le vicomte avait de faste autrefois, autant il aimait la splendeur, les fêtes, tout ce qui flattait son orgueil, autant il est devenu sombre, taciturne. Quoiqu'il soit jeune encore, son visage s'est ridé, ses cheveux ont blanchi.

Quant à madame de Varni, elle n'a peut-être pas dit vingt paroles depuis son mariage, nul ne l'a vu sourire... Oui, sans être initié à leurs secrets, il est facile de deviner, ou plutôt tout nous révèle qu'ils ne sont pas, qu'ils ne peuvent être heureux!

Il y eut encore un moment de silence; Gaston reprit en se tournant de nouveau vers Dominique et vers Claude:

— Pardonnez-moi, mes amis! les vives douleurs rendent égoïste comme les grandes joies: voilà une heure que nous parlons de moi, voilà une heure que vous répondez à mes questions, et je ne vous ai pas encore demandé où en sont vos belles et pures amours?... Du moins, celles que vous aimez sont libres encore!

— Hélas! répliqua Dominique, nos affaires n'en valent guère mieux. Mademoiselle Antoinette Margerin doit obéir à la volonté de son père, qui ne veut me l'accorder qu'à condition que j'achèterai son étude... et je suis trop pauvre.

— Et moi, dit à son tour Claude Rioux, je ne suis pas plus avancé; Julie Thibaut m'aime toujours, mais son père est un vieil avare; il ne veut la donner qu'à un homme qui ait autant d'argent que lui, et je crains que ce scélérat de Baptistin...

— Ainsi donc, tous les trois, interrompit Gaston avec une ineffable tristesse, tous les trois nous sommes brisés par le même obstacle, vaincus par le même ennemi, la pauvreté!... Et faute d'un peu d'or, ces trois jeunes filles, ces perles de la oration, ces anges de grâce et de beauté, Clotilde, Antoinette, Julie, nos chères bien-aimées, sont sacrifiées, toutes trois peut-être!... Et nous ne pouvons rien, rien que pleurer sur nous et sur elles!...

Maintenant, adieu, mes amis: je retourne à Villeneuve, j'ai laissé mon cheval, et demain matin je me remets en route. Arrivé de nuit, parti avant le jour, n'ayant vu que Thibaut qui ne me connaît pas, vous dont je suis sûr, et Julie que vous priez de me garder mon secret, nul ne saura que je suis venu, pas même Clotilde!... Elle me croit mort, qu'elle le croie encore; elle se sera trompée de date, voilà tout.

— Oh! mais du moins vous ne vous tuerez pas? dirent ensemble Dominique et Claude.

— Me tuer! moi! soyez tranquilles! répondit Gaston avec un mélancolique sourire: j'ai l'honneur d'être au service du roi de France; je porte une croix et une épée; toutes deux me rappellent mon devoir, je retourne à Brest; la paix entre l'Angleterre et la France ne peut pas durer; de nouveaux bruits de guerre s'accroissent. Reprendre du service, m'embarquer, n'avoir plus pour patrie que l'océan, et pour amour qu'un souvenir; puis, un jour, rencontrer, comme il y a deux ans, une escadre anglaise... Ensuite... Dieu est bon, il permettra que je tombe, une fois encore, l'œil fixé sur le drapeau blanc et en criant: Vive le roi!... mais cette fois, j'espère, pour ne plus me relever... Une noble et douce mort, la mort d'un marin et d'un soldat!

Et vous, amis, vous à qui l'espérance est encore permise, oh! soyez heureux de tout le bonheur qui n'est ravi... Adieu! adieu pour toujours!

Il leur tendait les bras: ils se jetèrent sur son cœur, et ces trois jeunes gens, unis par la même pensée, se pressèrent dans une fraternelle étreinte.

Enfin, M. de Tervaz, rappelant tout son courage, rouvrit la porte, et remit en possession de sa maison le vieux et inquiet Thibaut, qui se promenait désordonnément au dehors. Ensuite, adressant encore un geste d'adieu à ceux qu'il quittait et qui le suivaient tristement du regard, il reprit à grands pas le chemin par lequel il était venu.

Dix heures venaient de sonner à l'antique horloge de Jacquemart: le temps était devenu froid et humide; de gros nuages montaient vers le nord, poussés par un vent orageux. M. de Tervaz suivit le bord du Rhône; mais l'heure était trop avancée; le bac à "traïlle" avait passé de l'autre côté du flouve, et Gaston essaya vainement de le hélér. En ce moment, il aperçut, à quelques pas de lui, un petit bateau amarré à la rive; et, sans attendre son appel, le batelier se leva et lui fit signe qu'il s'offrait à le conduire.

Ce batelier était enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. La nuit, d'ailleurs, était trop sombre pour qu'on pût distinguer sa figure, et Gaston se trouva sur le bateau sans qu'ils eussent échangé une parole. Ils firent silencieusement cette traversée.

Le batelier ramait; Gaston se tenait debout, regardant du côté de la ville qui s'éloignait peu à peu et dont les lumières s'éteignaient une à une, comme les pensées d'espérances dans une âme désolée: pas un bruit ne venait des deux rives; de temps en temps, en longeant la pointe méridionale de la Barthelasse qu'il fallait doubler pour regagner l'autre bord, les rames froissaient les raci-

nes chovelues des aunes et des saules, ou bien un oiseau de nuit, effrayé, s'envolait à travers les branches, ou bien encore l'aboiement lointain d'un chien de berger rompait tout à coup le silence.

Enfin, ils touchèrent le bord ; Gaston sauta lestement à terre. Pendant qu'il se fouillait pour payer le batelier, celui-ci prit sa lanterne qui était restée à ses pieds, et l'élevant au niveau de son visage, il laissa tomber en même temps le manteau qui l'enveloppait : M. de Tervaz poussa un cri de surprise ; dans ce conducteur mystérieux, il venait de reconnaître Julie Thibaut. A son tour, ce fut elle qui lui imposa silence d'un geste. Sans mot dire, elle lui glissa entre les doigts un mince morceau de papier et rapprocha encore sa lanterne, afin que Gaston pût le lire. Il y jeta les yeux et tressaillit : une subito et ardente rougeur colora son visage pâle et défait.

— Que faudra-t-il que je réponde de votre part ? demanda Julie.

— Dites que j'obéirai, répliqua-t-il.

Sur le papier que lui avait glissé la jeune fille voici ce que Gaston avait lu :

« Ne partez pas sans m'avoir entendu ; ne mourrez pas sans m'avoir pardonné. »

II

LES TROIS AMOURS

Jusqu'ici, continua maître Calixte Ermel, je n'ai pas très-exactement suivi le conseil d'Hamilton : « Béliet, mon ami, si cela t'est égal, commence par le commencement : » je me suis peut-être lancé trop vite en plein sujet, " in medias res, " et je m'aperçois qu'avant d'aller plus loin, quelques explications préliminaires sont indispensables à la clarté de mon récit.

Vous avez voyagé, monsieur le vicomte ; en Orient, en Italie, en Espagne, vous croyez sans doute avoir rencontré les plus belles femmes qui puissent se voir. Je pense que vous changeriez d'avis, si au lieu de ne connaître notre ville que par ses adjoints, ses géoliers et ses notaires, qui ne représentent évidemment que la moins attrayante partie du genre humain, vous contempriez dans nos bals, dans nos promenades ou dans nos fêtes, ces créatures ravissantes, nées pour la joie des cœurs et des regards, qu'on appelle les filles d'Avignon.

Comtadines ou Provençales, il y a dans leur sang un mélange des races gauloise et méridionale, qui unit et confond chez elles, en un harmonieux ensemble, les caractères les plus opposés. Piquantes et régulières, sérieuses et souriantes, sensuelles et idéales, rêves de poète et modèles de statuaire, sentimentales comme des héroïnes de roman, pétillantes comme des soubrettes de Molière, rien n'est comparable à ces splendides jeunes filles, lorsque, les mains entrelacées, elles se répandent, par un joyeux soleil de mai, à travers nos prairies ou fleurs, aussi fraîches que ces fleurs, aussi radieuses que ce soleil.

L'œil vif, l'air mutin, le pied furtif, la taille souple, vous les verriez, portant dans toute sa primitive élégance, le vrai costume indigène, dessinant les bandeaux lisses et lustrés de leurs cheveux noirs sous cette jolie coiffe blanche qui rappelle le casque antique, et donne envie de s'écrier comme Othello : « Oh ! mes belles guerrières ! »

Les fenêtres de nos mansardes encadrent, soyez-en sûr, dans leurs festons de campanules et de capucines, bien des Rigolettes inconnues, bien des Bernerettes oubliées, à qui il ne manque

qu'un peintre digne d'elles. Hélas ! ce n'est pas moi, pauvre vieux tabellion au front ridé, au cœur terni, qui puis me flatter de leur rendre leur physionomie originale et charmante.

Et cependant, quand je vous en parle, mon sang glacé se réchauffe ; sur mes lèvres attristées glisse ce sourire involontaire que le bon Homère prête aux vieillards de Troie, lorsqu'ils regardent Hélène, et que leurs yeux enchantés démentent les reproches de leur bouche.

S'il en est encore ainsi, maintenant que tout dégénère, maintenant qu'Avignon n'est plus qu'une capitale déchue dont le pavé inégal et roboté laisse croître l'herbe entre ses fentes, jugez ce que ce devait être dans le temps où nous comptions parmi les centres et les foyers de la civilisation renaissante, où nous servions de trait d'union entre les mœurs polies, les goûts poétiques, l'élégante urbanité du Midi, et cette barbarie féodale dont les ténèbres commençaient à peine à se dissiper. Plus tard, bien que cette splendeur fût près de s'éteindre, jugez ce qu'étaient encore la beauté, l'éclat, l'influence de nos femmes, alors que dans notre ville peuplée de plus de cent mille âmes, un vicé-légit, prince à demi ecclésiastique, à demi mondain, rassemblait à sa suite une cour brillante, florentine d'origine, française d'esprit, romaine de cœur, et que le bruit des fêtes, les accents de la poésie, le doux murmure des arts, faisaient retentir les murs de ce palais aujourd'hui si triste, où nous n'entendons que le pas mesuré de la sentinelle et le cliquetis des clefs du geôlier.

Eh bien ! à l'époque où nous ramène ce récit, première page de mes Mémoires, il n'y avait pas, soit à Avignon, soit aux alentours, une beauté qui ne s'éclipsât devant celle de trois jeunes filles, si complètement, si triomphalement belles, qu'elles rendaient impossible toute comparaison, toute rivalité, et même toute jalousie.

De ces trois jeunes filles, l'une appartenait à la noblesse : c'était Clotilde de Perne ; l'autre, à la bourgeoisie : c'était Antoinette Margerin ; la troisième, au peuple : c'était Julie Thibaut ; des circonstances assez singulières avaient présidé à leur naissance, et contribué à les rapprocher, malgré la différence des rangs et des fortunes.

Toutes trois étaient nées le même jour ; on les avait présentées, à la même heure, à l'église de Saint-Agricol, leur paroisse ; mais deux d'entre elles, les deux plus riches, Clotilde et Antoinette, avaient coûté, en naissant, la vie à leurs mères ; on eût dit qu'elles comprenaient sous quels funèbres auspices elles entraient dans ce monde, car elles tendaient leurs petites mains, comme pour demander un appui, et en pleurant d'une façon si touchante, que le curé, le sacristain, tous les assistants, fondaient en larmes.

Au nombre des personnes les plus vivement émues, se trouvait Suzanne Rioux, cousine de Madeleine Thibaut, la mère de Julie. Cette bonne femme, aussi pauvre que sa cousine, et mariée comme elle à un pêcheur du Rhône, avait un beau marmot, nommé Claude, à peine âgé de quelques mois. Voyant Clotilde et Antoinette en deuil, leurs parents éplorés, et tout le monde en mouvement pour leur chercher des nourrices, elle mit le poing sur la hanche, et affirma que Clotilde et Antoinette ne pouvaient avoir de nourrices plus robustes, plus fraîches et plus dévouées qu'elle et sa cousine Madeleine : elle se sentait, disait-elle, de force à allaiter une des deux orphelines en même temps que son gros petit Claude, et Madeleine Thibaut se chargerait de l'autre en même temps que de Julie.

La population des bords du Rhône est si vigoureuse, et ces deux femmes avaient une réputation si bien établie d'honnêteté

et de bonne santé, quo la proposition de Suzanno Rioux fut acceptée avec empressement. D'ailleurs, maître Margerin, le père d'Antoinette, réfléchit qu'étant le notaire le plus occupé de toute la ville, il serait fort empêché s'il gardait dans sa maison une petite fille qui exigerait des soins continuels; le marquis de Perno, qui avait aimé avec passion sa femme, morte en accouchant de Clotilde, sentit que, dans les premiers temps, la vue de l'enfant qui lui avait coûté si cher lui serait plus pénible que douce.

Les habitations de Madeleine et de Suzanno brillaient moins par le confort que par le pittoresque; c'étaient deux cabanes recouvertes en bois, fort voisines l'une de l'autre, et à dix minutes de la ville. Elles n'étaient séparées du Rhône que par un talus rapide, dans lequel les pêcheurs avaient pratiqués quelques marches assez grossières pour descendre jusqu'à leurs bateaux. Ce talus, fertilisé par le crément du fleuve, s'était peu à peu couvert de saules, de vignes sauvages et de buissons qui allaient d'une d'une cabane à l'autre.

D'énormes massifs de peupliers, d'aubès et d'ormeaux les abritaient contre les vents d'hiver, et, de leurs branches entrelacées, leur formaient comme un second toit rempli de verdure, de fraîcheur et des cris d'oiseaux. C'est là qu'étaient établies Madeleine et Suzanno, et qu'elles installèrent tant bien que mal leurs filles d'adoption avec leurs propres enfants. Suzanno Rioux fut la nourrice d'Antoinette Margerin; Madeleine Thibaut allaita Clotilde de Perno.

Les quatre enfants grandirent ensemble; ils grandirent en plein air, au soleil, à la pluie, leurs jeunes poitrines aspirèrent à pleins poumons cette brise saine et saine dont ils aimaient à entendre, le soir, les frémissements sonores à travers la feuillée. Ils couraient pieds nus sur la rive, s'empourpraient les joues de mûres sauvages, dénichaient dans les buissons les bouvreuils et les mélanges, et baignaient leurs jambes neuveuses dans l'eau froide et transparente du fleuve,

Ni leurs corps ni leurs cœurs ne connaissaient d'entraves; ils marchaient heureux et libres comme de vraies créatures du bon Dieu, et ils se développèrent si merveilleusement, que bientôt, dans tout le voisinage, on ne parla que des « quatre enfants du Rhône. » C'est ainsi que les désignaient les bateliers qui les saluaient en passant, et qui prétendaient que leur rencontre était le présage d'une heureuse pêche.

À sept ans, Claude Rioux était déjà capable d'aider son père; quant aux trois jeunes filles, les comparer à des chérubins, c'est à peine donner une idée de leur beauté et de leur grâce.

Cependant cette éducation à la Jean-Jacques (pardonnez-moi l'anachronisme) ne pouvait durer éternellement. Clotilde et même Antoinette n'étaient pas faites pour passer toute leur vie chez des pêcheurs, sans apprendre autre chose qu'à parler patois et à raccommoier des filets troués. Un jour donc, le marquis de Perno et maître Margerin vinrent reprendre leurs filles; ce jour-là, il y eut bien des larmes chez Madeleine et chez Suzanno.

Ces enfants, habitués à vivre ensemble, avaient conçu les uns pour les autres une affection si vive, que leur douleur en se séparant, fut plus profonde que ne le comportait leur âge. Avec une sorte de solennité qui, pour être infantile, n'en était pas moins touchante, ils se promirent qu'ils s'aimeraient toujours et qu'ils ne s'oublieraient jamais.

Plus aguerri, plus réfléchi que ses compagnons, Claude Rioux avait déjà pensé à ces distinctions de rang qui devaient s'interposer tôt ou tard dans cette amitié d'enfance, et ne lui laisser que Julie. Il prit celle-ci par la main, lorsque les deux autres eurent

disparu derrière les arbres, et l'attirant sur son cœur, il lui jura de l'aimer pour trois, puisque désormais ils devaient rester seuls. Julie répondit à cette étreinte, et à dater de ce moment, ces deux jeunes cœurs se regardèrent comme rivés l'un à l'autre.

Ils n'eurent pourtant pas à se plaindre de Clotilde et d'Antoinette, qui tinrent fidèlement leurs promesses. Ni le luxe et l'éclat de la maison du marquis de Perno, ni les bons dîners et les gâteries paternelles de maître Margerin, ne purent faire oublier à leurs filles la tendresse de Julie et de Claude, les fromages frais de la bonne Suzanno et les fritures de la mère Thibaut. Elles y revenaient de temps à autre, apportant des jouets et des sucreries dont Claude ne faisait pas grand cas, et de tendres paroles qui leur ravivaient le cœur.

On ne s'étonnait pas de voir Antoinette Margerin aussi fidèle à ses amitiés; c'était une douce et bonne fille dont les traits angéliques reflétaient l'âme aimante et naïve. Mais, en grandissant, Clotilde de Perno annonça un caractère tout différent. Son père était un homme froid, peu communicatif, qui paraissait vivre dans le passé et se livrait bien rarement, avec sa fille, à ces épanchements qui eussent amoli son naturel indépendant et hautain. Elle prit l'habitude de se replier sur elle-même, et, de cette taciturnité rêveuse, unie au souvenir de la liberté presque sauvage de ses premières années, résulta un caractère étrange, une fierté contenue, indomptée, inflexible, une énergie presque virile que rendait plus frappante encore son incomparable beauté.

Clotilde n'était pas vaine; elle avait le sentiment de sa valeur, et ce sentiment, qui la rendait dédaigneuse à l'égard de ses égaux disparaissait lorsqu'elle avait affaire aux pauvres et aux humbles. Dès qu'elle se retrouvait avec Antoinette, dès qu'elle mettait le pied sur le seuil de la cabane de Madeleine, dès que Julie et Claude entraient chez elle, ondimanchés et un peu craintifs, pour lui faire hommage d'un panier de mûres ou d'un bouquet de violettes, elle redevenait la fille des champs, simple et belle, affectueuse et charmante.

Mais lorsque, dans le salon de son père, elle était forcée de reprendre son rôle de jeune personne bien née et bien élevée, et de recevoir les élégants et les grandes dames du pays, alors son caractère reparait tout entier. Soit gêne, soit froidur naturelle, soit conviction de sa supériorité, elle apportait dans ces relations une roideur glaciale et dédaigneuse qui écartait toute confiance, toute sympathie.

(A. CONTINUER.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (broché) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE.,

Boîte 1086, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Stc. Thérèse